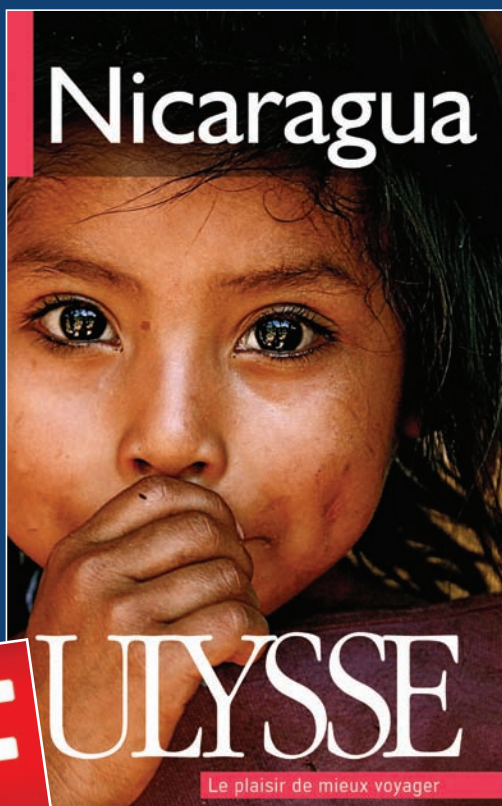


Portrait, renseignements généraux, plein air du Nicaragua

Chapitre
tiré du guide



PDF

ULYSSE

Le plaisir de mieux voyager

Voyagez gratuitement tous les mois!
Abonnez-vous à l'infolettre Ulysse.
Nouveautés – Tendances – Offres spéciales.....
www.guidesulyse.com

Portrait, renseignements généraux, plein air du Nicaragua

Portrait			
Le pays	4	Accès et déplacements	34
Faune et flore	6	Renseignements utiles, de A à Z	41
Histoire	8	Plein air	
Vie économique	23	Parcs et réserves	66
Société	25	Activités de plein air	67
Situation de la femme	28	Index	73
Arts	29		
Renseignements généraux			
Formalités d'entrée	34		

Terre de lacs et de volcans, le Nicaragua est une véritable mosaïque d'histoire et d'émotions. Au détour d'un chemin, c'est un tout autre paysage que vous découvrirez; de plus, que vous regardiez de part et d'autre de la rue, chaque visage témoigne d'ancêtres différents. Que de surprises encore lorsque vous écouterez le cuisinier d'un petit *comedor* vous parler avec tant d'éloquence et de passion du sort de son pays, ou que votre voisin d'autobus vous entraînera dans une discussion sans fin sur les méandres des systèmes politiques de vos pays respectifs. Les voyageurs qui vont au Nicaragua sont souvent frappés par la complexité de ce pays, mais quiconque prend le temps et la peine d'explorer cette terre en sera grandement récompensé.

Le mot «Nicaragua» semble avoir plusieurs origines. D'aucuns prétendent qu'il serait le fruit de l'union de «Nicarao» (nom d'un chef autochtone qui vivait sur le Lago de Nicaragua) et du mot espagnol *agua* (qui signifie «eau»), choisi par les explorateurs en raison des nombreux lacs et lagons qui couvrent la région. Pour d'autres personnes, «Nicaragua» viendrait de l'expression nahuatl *nic-atl-nabuac*, qui peut se traduire par «ici, près du lac».

Si l'on ne parvient pas à trouver de consensus sur l'origine du mot «Nicaragua», il est toutefois généralement admis que l'emblème national original qui figure au centre du drapeau du pays donne des indications sur les valeurs de la société nicaraguayenne : en effet, sa forme triangulaire désignerait l'équilibre et l'égalité. Entre l'arc-en-ciel, signe de paix, et les volcans flotte le *Gorro Frigio*, bonnet révolutionnaire provenant de la Révolution française, symbole de la liberté du peuple. En fait, un emblème similaire apparaît, sous une forme ou une autre, sur bien des drapeaux d'Amérique latine. Les deux bandes bleues enserrant la bande blanche évoquent, quant à elles, les deux mers entourant le Nicaragua (mer des Caraïbes et océan Pacifique).

Le pays

Avec une superficie de 130 000 km², la República de Nicaragua est le plus grand pays d'Amérique centrale. Il couvre approximativement la même surface que l'Angleterre, excède un peu la largeur de l'État américain de la Caroline du Nord et fait plus que le double de la Nouvelle-Écosse, au Canada. La frontière le séparant du Honduras, au nord, est plus longue que celle du Costa Rica, située au sud, donnant au pays une forme de triangle inversé.

À l'ouest, les rives sont baignées par l'océan Pacifique, tandis que les vagues de la mer des Caraïbes viennent lécher les plages de l'est du pays, pour éventuellement terminer leur course dans l'océan Atlantique. Le Nicaragua possède trois régions géographiques très distinctes : les volcans et les lacs de la région du Pacifique s'étendent jusqu'au pied des montagnes et des collines de la région centrale qui, à leur tour, cèdent la place aux basses terres tropicales des régions des Caraïbes (ou Atlantique).

> Géographie

Il y a de cela des millions d'années, la croûte terrestre s'est soulevée pour faire jaillir hors de l'océan volcans et montagnes, et façonner ainsi une grande partie du relief de l'Amérique centrale. Plusieurs chaînes de montagnes traversent le pays, notamment les chaînes Isabela et Dariense, situées dans le nord de la région centrale, la chaîne Chontaleña, au sud, et la Cordillera de los Maribios, une formation volcanique qui court le long de la côte ouest. Le Nicaragua ne compte pas moins de 58 volcans, dont 6 sont encore en activité. On trouve trois cratères dans le seul Lago de Nicaragua : Concepción et Madera sur l'Isla Ometepe et Zapatera sur l'île du même nom. Bien que ces formations soient riches en minerais,

Les symboles nationaux

La **devise**: *En Dios Confiamos* (En Dieu nous avons confiance).

Le **drapeau** est composé de trois bandes horizontales, bleues en haut et en bas, blanche au centre ornée des armoiries du pays. Les bandes bleues symbolisent les deux océans bordant le pays, et le blanc, la paix.

L'**hymne**: *Salve a ti, Nicaragua*, écrit par Salomón Ibarra Mayorga, adopté en 1971 mais chanté pour la première fois en 1918.

L'**arbre**: le *madroño* (arbousier, *Calyco-phyllum candidissimum*), qui peut atteindre 15 m et produit des fleurs blanches en décembre et janvier.

La **fleur**: la *sacuanjoche* (*Plumeria rubra*), qui fleurit au mois de mai.

L'**oiseau**: le *guardabarranco* (*Momotus momota*) est un oiseau coloré, d'une trentaine de centimètre de long, doté d'une longue queue terminée par des plumes turquoises. Il est assez répandu dans le sud du pays.

notamment en or et en argent, elles ont malheureusement eu comme conséquences de rendre au cours des âges les déplacements et les communications difficiles. Les nombreuses éruptions volcaniques des temps passés eurent des effets tant positifs, en créant des terres arables, que négatifs, en enfouissant d'anciennes cités.

La Cordillera de los Maribios regorge de lacs volcaniques et de lacs, les plus vastes étant le Lago de Nicaragua et le Lago de Managua. Ces deux plans d'eau représentent 10% de la superficie du pays, ce qui fit dire à l'explorateur allemand Alexander von Humboldt que le Nicaragua était le «pays des lacs». Le Lago de Nicaragua est fréquemment appelé «Cocibolca» (douce mer), selon la langue autochtone des Chorotegas. Long de 160 km et large de 72 km, il est le plus grand lac d'eau douce de l'Amérique centrale avec ses quelque 8 270 km² et atteint la profondeur de 105 m. Le Lago de Managua, le plus au nord des deux (1 040 km²), est quant à lui appelé «Xolotlán», ce qui signifie en nahuatl «la grande étendue d'eau».

Situés le long de la côte ouest du pays, les lacs sont dans la plupart des cas d'anciens cratères de volcan dans lesquels l'eau s'est accumulée. Sur la côte Atlantique, par contre, les lagunes sont des étendues d'eau séparées de la mer des Caraïbes par des cordons littoraux ou des accumulations de débris au fil du temps. Dans les limites de la ville de Managua se trouvent deux lacs d'origine volcanique: Tiscapa et Asososca; deux autres, Xiloa et Apoyeque, sont situés à une heure de route de Managua. Sur la côte Caraïbe, la principale lagune à visiter est la Laguna de Perlas (Pearl Lagoon), en face des Corn Islands, tandis que, plus au nord, taillées dans la côte, s'étendent des lagunes de moindre envergure telles que Wounta, Karata, Pahara et Bismuna, pour n'en nommer que quelques-unes.

Toute la côte longeant l'océan Pacifique est sujette aux tremblements de terre, et le littoral occidental du Nicaragua ne fait malheureusement pas exception. On estime que le pays subit, tous les mois, au moins une secousse minime et presque imperceptible, libérant ainsi des forces telluriques qui peuvent parfois provoquer un séisme de grande amplitude. C'est ainsi que le site originel de la ville de León, situé près du lac de Managua, fut complètement dévasté par un tremblement de terre en 1610. À ce jour, le dernier événement de grande amplitude est celui qui frappa Managua en 1972, dont on peut encore aujourd'hui entrevoir les tragiques conséquences.

Aucun cours d'eau important, parmi les 96 rivières qui irriguent le pays, ne se jette dans le Pacifique. Par contre, plusieurs voies navigables longent les versants orientaux des montagnes. C'est en partie le Río Coco qui, au nord du pays, fait office de frontière entre le Nicaragua et le Honduras. Au sud, on trouve comme principaux cours d'eau le Río Grande, le Río Escondido et le Río San Juan, dont une section délimite la zone frontalière avec le

Costa Rica. Le Río Escondido constitue, en termes de transport et de communication, le cours d'eau le plus important qui pénètre dans la région orientale du pays, tandis que le Río Tipitapa relie le Lago de Managua et le Lago de Nicaragua. Dans le sud, le Río San Juan marque la limite entre les plaques tectoniques nord-américaines et sud-américaines.

Faune et flore

► Faune

Le climat chaud et humide et les grandes étendues pour ainsi dire inhabitées assurent au Nicaragua une grande variété d'espèces animales. Cependant, les visiteurs qui s'en tiendraient aux endroits fréquentés ne pourront guère observer d'animaux sauvages. Dans les régions éloignées vivent des mammifères tels que pumas, jaguars, coyotes, singes (capucins, hurleurs et araignées), tatous, fourmiliers, coatis à la longue queue annelée, pécaris (porcs sauvages) et *guatuses* (ces petits rongeurs bien particuliers, à la fourrure brune-rouse, sont originaires du Nicaragua). Évidemment, comme dans tous les pays chauds, reptiles et animaux amphibiens pullulent. Il n'est pas rare d'observer des alligators ou encore différentes sortes de serpents. Il existe également, partout dans le pays, plusieurs espèces de lézards, et l'on voit souvent des iguanes qui se dorment au soleil, à la vue de tous. Mais ce sont les tortues marines qui attirent le plus l'attention : tortues olivâtres, qui débarquent par centaines lors des fameuses *arribadas* et énormes tortues luths.

Le Nicaragua abrite 700 espèces d'oiseaux. Parmi ceux qu'on observe le plus souvent, il convient de mentionner l'*urraca* (pie-geai à poitrine blanche), qui arbore un beau mélange de blanc, de noir et de bleu, et dont les chants sont très variés; le *zanate* (mainate à longue queue), qui ressemble à une corneille et émet également de nombreux cris perçants; et la tourterelle triste, dont le roucoulement apaisant est un vrai délice pour les oreilles. Les aras et les perroquets habitent les régions sauvages, tout comme les oiseaux-mouches, les dindes sauvages, les hiboux, les vautours et les pélicans. L'oiseau national se nomme le *guardabarranco* (motmot à tête bleue) et ne niche qu'au Nicaragua. Vous ne pourrez contempler qu'en de rares occasions, et uniquement si vous vous rendez dans des endroits éloignés, le quetzal, un oiseau rouge et vert émeraude aux longues plumes caudales, souvent représenté dans la mythologie des peuples autochtones de l'Amérique centrale.

Les eaux douces du lac Nicaragua recèlent une faune aquatique intéressante, notamment certaines espèces que l'on rencontre habituellement dans les eaux salées. L'une des hypothèses qui expliquerait ce phénomène est qu'une éruption volcanique aurait, un jour, séparé ce lac de l'océan Pacifique. Petit à petit, l'eau aurait perdu de sa salinité, obligeant ainsi la flore et la faune à s'adapter en conséquence. Le plus surprenant de ces mutants demeure peut-être le requin d'eau douce, proche parent du requin bouledogue, dont le nombre ne cesse de diminuer et qui, paraît-il, est unique au monde. Le dictateur Somoza aurait entrepris de l'exterminer pour une raison qui demeure obscure... On retrouve également dans ce lac d'autres espèces, comme les poissons-scies et les sardines. Les poissons de l'océan Pacifique diffèrent de ceux de la mer des Caraïbes même s'ils vivent dans des environnements similaires; cependant, les plongeurs pourront rencontrer des espèces communes de bars, de vivaneaux et de marlins.

Les insectes font partie de la vie de tous les jours dans les pays tropicaux. En cela, le Nicaragua ne fait pas exception. Les moustiques sont omniprésents (voir p. 79 pour la prévention des piqûres), de même que les cigales, les coléoptères, les abeilles, les lucioles et les papillons. L'un des arachnides rencontrés là-bas, et qu'il est préférable d'éviter, est le scorpion noir. Sa piqûre est très douloureuse, mais fort heureusement non mortelle.

El malinche

Le flamboyant, que l'on dénomme *malinche* au Nicaragua, est un arbre que l'on retrouve dans bien des pays de l'Amérique centrale, bien qu'il semble en fait être originaire de l'île de Madagascar. Entre mai et août, sa grande voûte de feuillage vert foncé se couvre d'étonnantes fleurs rouge vif, et l'ombre que cet arbre fournit durant les

heures chaudes de la journée est inestimable. Ses longues cosses noires, qui renferment des graines dures, peuvent atteindre 50 cm de longueur. Les habitants du pays s'en servent souvent comme instrument de musique lors des festivals de musique traditionnelle.

► Flore

Le Nicaragua abrite plus de 12 000 espèces de plantes reconnues, mais certains scientifiques affirment que les recherches, à terme, pourraient permettre d'en identifier 80 000, un chiffre emblématique de son exceptionnelle richesse biotique – comparable, d'une certaine mesure, à celle du Costa Rica voisin. Cette profusion végétale s'expliquerait par la géographie même de la région : le corridor mésoaméricain, formé par l'isthme centraméricain, a bénéficié de la migration d'espèces venues tout à la fois d'Amérique du Nord et d'Amérique du Sud.

On retrouve, en règle générale, le même type de végétation au Nicaragua, au Costa Rica et au Panamá, avec des spécificités marquées propres aux différentes zones géographiques mentionnées plus haut. La région donnant sur le Pacifique est essentiellement recouverte de forêts tropicales sèches, mais on retrouve de temps à autre des régions plus humides et des forêts tropicales humides de montagne, alors que les hautes altitudes de la région centrale sont plus propices aux forêts composées d'arbres à feuilles caduques et de conifères. Enfin, la région s'ouvrant sur l'Atlantique est couverte d'une riche forêt tropicale humide d'où le pays tire la majeure partie de sa production de bois. Il s'agit d'une des plus grandes forêts tropicales humides hors de l'Amazonie, quoique la coupe intensive du bois y pose un grave problème.

On exploite au Nicaragua un grand nombre d'essences qui fournissent différents produits : résine, gomme, baume, huile, épice et crin végétal. Le cèdre est principalement utilisé comme bois de construction, tandis que l'acajou est recherché pour l'ébénisterie. On utilise également comme bois de construction le *cocoboldo* (un arbre de la famille des cacaoyers dont on se sert également en ébénisterie), le jacaranda, le *guayaco* (ou *lignum vitae*), différentes espèces de pins, des gommiers ainsi que l'ébénier. L'arbusier à écorce rouge ou *madroño* est considéré comme l'arbre national. Vous rencontrerez partout dans l'ouest du pays le surprenant *chilamate*, un arbre à caoutchouc dont les racines pendent et s'entremêlent tout autour du tronc. En 2005, un moratoire de 10 ans a été adopté sur l'abattage du cèdre, de l'acajou, du *ceibo*, du *pochote* et du palétuvier, mais il reste à voir s'il sera respecté sur le terrain : on murmure que certains députés contrôlent des exploitations illégales en zones sensibles...

Le *malinche* (flamboyant) se distingue par ses fleurs rouge éclatantes et par ses grands follicules qui pendent. Vous trouverez également des mangroves tout le long de la côte Atlantique et au nord de la côte occidentale.

L'agriculture et la culture fruitière tiennent une place importante dans l'économie du pays. On y récolte principalement le café, le cacao, les agrumes, le riz, le maïs, le manioc, les haricots et les bananes. Le Nicaragua est également un grand producteur de canne à sucre, de coton et de tabac. Vous pourrez voir ces cultures lorsque vous sillonnerez les routes de campagne. Les caféiers sont de petits arbustes aux feuilles brillantes d'un vert foncé qui se

couvrent, l'hiver venu, de drupes rouges ressemblant à des cerises (chacune contient deux grains); les cannes à sucre se reconnaissent à leurs bouquets de tiges minces et à leurs longues feuilles d'un vert très tendre.

Les personnes qui, pour la première fois, voyagent dans les pays tropicaux seront surprises de voir des plantes qui leur sont bien familières pousser le long de la route, dans les jardins, et même sur le toit des maisons. Parmi les espèces les plus couramment identifiables, on retrouvera des aloès, des fougères, des coléus, des crotons, des dieffenbachias, des philodendrons, des caoutchoucs et autres variétés de ficus, des sansevières et des figuiers.

Comme en de nombreuses régions tropicales, les fleurs et les plantes ornementales abondent au Nicaragua. Bien que la liste pourrait s'avérer plutôt longue, les plus connues sont l'hibiscus, la bougainvillée, le bégonia, l'impatiante, l'orchidée, qui compte de très nombreuses espèces, le jasmin, l'amarante, l'achillée mille-feuille et plusieurs types de lis. La fleur nationale est la *sacuanjoche*, soit la fleur du frangipanier.

Histoire

► Époque précolombienne

La légende veut que les premiers habitants du Nicaragua aient été des peuples autochtones venus du Mexique. Sur les conseils de leurs prophètes, ils furent enjoints de migrer vers le sud, jusqu'à ce qu'ils trouvent une large étendue d'eau au centre de laquelle émergeraient deux montagnes. Ayant atteint la rive du Lago de Nicaragua faisant face à l'île d'Ometepe, ils s'y installèrent et prospérèrent. Il n'y eut cependant pas, à cette époque, de véritable brassage homogène et harmonieux des différentes tribus peuplant la région, et il s'ensuivit de nombreux affrontements interethniques.

Plusieurs groupes indigènes habitaient la région. Les Miskitos et les Mayagnas, qui continuent à vivre dans le nord-est de ce que l'on appelle aujourd'hui le Nicaragua, étaient des tribus nomades originaires de Colombie. La région en bordure de la mer des Caraïbes possède une riche diversité ethnographique, et l'on dénombre encore à cet endroit plus de 10 groupes culturels distincts. Les Lencas, que l'on retrouve également au Honduras et au Salvador, se concentraient davantage dans les régions orientales du pays. Les Chorotegas sont originaires du Mexique, tandis que les Chontales seraient liés à la civilisation maya.

► L'arrivée des Espagnols

Au début du XVI^e siècle, Christophe Colomb fut le premier Européen à naviguer le long de la côte caraïbe du Nicaragua. Des populations indigènes vivaient à cet endroit, notamment les Miskitos, d'autres tribus s'étant installées dans l'arrière-pays. Colomb ne resta que peu de temps dans la région, et il faut attendre 1522 pour voir Gil Gonzáles de Ávila, en provenance de l'île de Las Perlas, au Panamá, tracer les premiers levés topographiques après avoir exploré une partie des futurs Costa Rica et Nicaragua.

Gonzáles de Ávila rencontra un puissant chef indigène, du nom de «Nicarao», qui vivait sur les rives du Lago de Nicaragua. Le conquistador parvint à convertir de nombreux Autochtones au christianisme; cependant, il se heurta, dans la région de Granada, à la résistance d'un autre chef, aujourd'hui légendaire, qui s'appelait «Diriangén». Après avoir promis, dans un premier temps, de coopérer avec les Espagnols, Diriangén engagea, afin de sauver son peuple de la colonisation, une bataille qui décima les troupes européennes. Ávila se retira au Panamá, et ce ne fut qu'une année plus tard que les Européens revinrent au Nicaragua.

Le protecteur des peuples indigènes à Granada

Bartolomé de Las Casas (1474-1566), défenseur respecté des peuples indigènes d'Amérique latine, a vécu au Convento de San Francisco de Asís de Granada. Il est arrivé dans les Caraïbes avec Christophe Colomb, qui en était à son troisième voyage, tentant toujours sa chance vers les Indes. Après avoir écouté un sermon passionnant sur le mauvais traitement que subissaient les Autochtones, il s'engagea à les libérer. Plus tard, devenu prêtre dominicain, il passa plusieurs années en Amérique latine, à Santo Domingo (République dominicaine), à Cuba, au Chiapas et ailleurs au Mexique, au Pérou et au Guatemala. Ordonné évêque de Verapaz, au Guatemala, il mit en pratique

avec succès ses théories de conversion et de contrôle pacifiques des peuples indigènes. Le 15 octobre 1536, à Granada, alors capitale du Nicaragua, il écrivit au conseiller royal d'Espagne, dénonçant le mauvais traitement réservé aux Autochtones, dont il avait déjà été témoin à travers toute l'Amérique latine. Une audience avec le roi d'Espagne en 1542 permit d'apporter des changements aux lois des colonies espagnoles, assouplies en faveur des premiers habitants. Las Casas est considéré comme un précurseur de l'ancien évêque du Chiapas, M^{re} Samuel Ruiz (1924-2011), qui était également un protecteur dévoué des peuples indigènes.

En 1523, Francisco Fernández de Córdoba, dont le nom désigne aujourd'hui la monnaie du pays, vint à son tour dans la région. Mieux préparé pour se battre, il organisa avec succès l'invasion du Nicaragua. On lui doit la fondation des villes de Granada et de León.

► La période coloniale

Sous la tutelle européenne, la population indigène du Nicaragua fut rapidement décimée. Les maladies nouvellement importées, telles que la grippe, la rougeole et la variole, firent des ravages. Parallèlement, l'esclavage étant à cette époque reconnu comme une méthode d'exploitation lucrative, de nombreux Autochtones furent envoyés par bateau, comme de vulgaires marchandises, aux confins de l'empire colonial espagnol. À cette tragédie, il convient encore d'ajouter les nombreuses victimes que causèrent les guerres contre les troupes espagnoles. Le visage *mestizo* actuel du Nicaragua résulte de cette présence indigène, aujourd'hui fortement diminuée, et comme c'est le cas dans une bonne partie du «Nouveau Monde», les peuples autochtones continuent de lutter pour recouvrer ce qui leur a été dérobé.

La rivalité politique entre les villes de Granada et de León, que subit le pays durant de nombreuses années, représente un autre trait saillant de l'autorité coloniale. Granada, la plus prospère, située sur les rives du Lago de Nicaragua, devint le refuge de la classe dominante et conservatrice des riches marchands. León, quant à elle, ne jouissait pas de la même prospérité financière, et sa population abritait en majorité des libéraux, moins élevés dans l'échelle sociale, mais plus ouverts aux idées révolutionnaires. Bien que Granada ait reçu une grande partie du trésor public et qu'elle ait apporté son soutien au gouvernement traditionnel catholique, les Espagnols firent de León la capitale du pays.

► Costa de Mosquitia

Tandis que les Espagnols s'assuraient le contrôle absolu de la côte ouest du pays, les Anglais s'emparèrent d'une partie importante de la côte Caraïbe depuis leur bastion du Honduras britannique (qui correspond aujourd'hui au Belize). Ils fondèrent un protectorat au XVII^e siècle, le royaume de Mosquitia, qui s'étendait sur un territoire large d'environ 65 km à partir du Belize jusqu'au Río San Juan.

Ce protectorat fut placé sous la gouverne d'un dirigeant autochtone; choisi par le gouverneur de la Jamaïque, il fut alors paré des plus beaux insignes royaux européens et couronné roi de Mosquitia. L'endroit était peuplé d'Autochtones de la région, notamment les Miskitos (ou Mosquitos), qui donnèrent leur nom à cette contrée, mais aussi d'esclaves africains que les Anglais amenèrent de leurs colonies des Caraïbes. La constitution de ce royaume représente l'exemple parfait de la tactique d'approche indirecte utilisée par les colonisateurs britanniques pour arriver à leurs fins : contrôler une région stratégique par le truchement d'un souverain fantoche, tout en la tenant dans une certaine dépendance commerciale. L'Angleterre se montra aussi intéressée que l'Espagne par les ressources naturelles du Nicaragua, ce qui provoqua une inévitable tension entre les deux nations européennes.

► L'indépendance et la guerre civile

Officiellement, le Nicaragua obtint son indépendance des Espagnols en 1821 et, bien que cette étape ait représenté un grand pas en avant pour toute l'Amérique centrale, ce fut également le début d'une époque bien difficile pour le pays. La suppression de la structure coloniale entraîna, entre les libéraux et les conservateurs, des divisions internes qui n'eurent de cesse d'occuper la scène politique.

Comme la plupart de ses voisins de l'Amérique centrale, le Nicaragua commença son indépendance en étant rattaché au Mexique sous Agustín de Iturbide, qui annexa tout ce qui se trouvait au sud, jusqu'à l'actuelle frontière panaméenne. À la chute de l'Empire mexicain, le Nicaragua se joignit à la Fédération des Provinces-Unies d'Amérique centrale, créée en juin de l'année 1823. Cette fédération, dont la capitale était la ville de Guatemala, dut largement sa survie aux efforts d'un homme, Francisco Morazán, originaire du Honduras. Au sein même de la fédération, deux factions opposées, composées respectivement de fédéralistes et de conservateurs, étaient continuellement en désaccord, créant une dissension qui fut un des facteurs principaux de sa dissolution. (Il est cependant à noter que, mis à part l'indépendance de ces différents pays, le concept d'une Amérique centrale unie est encore répandu aujourd'hui, et le Parlement de l'Amérique centrale – le PARLACEN – siège aujourd'hui au Guatemala.) Le Nicaragua devint finalement une république en 1838.

Pendant tout ce temps, les conflits entre les deux factions opposées au Nicaragua se poursuivaient et même s'intensifiaient. Il semble qu'il y ait eu, entre 1847 et 1855, pas moins de 13 chefs d'État. Les États-Unis étaient alors particulièrement intéressés par les routes qu'on appelait «interocéaniques», tant pour assurer le transport du minerai d'or californien entre le Pacifique et l'Atlantique que pour pouvoir transférer rapidement des troupes armées sur la côte ouest du continent et se porter à la défense de la Californie contre une éventuelle invasion mexicaine. C'est ainsi que des études furent entreprises quant à la possibilité de construire d'éventuels canaux au Panamá et au Nicaragua.

Les Anglais dénoncèrent très rapidement ce projet qui, selon eux, violait la souveraineté de leur protectorat, le royaume de Mosquitia. Les deux puissances étrangères avaient évidemment tout intérêt à détenir une sorte de monopole sur la région, en raison de l'importance stratégique des routes interocéaniques et des ressources naturelles. En 1850, cependant, John Clayton, secrétaire d'État américain, et Sir Henry Bulwer, représentant de la Couronne britannique à Washington, signèrent le traité Clayton-Bulwer, qui visait, d'une part, à interdire aux deux pays signataires tout monopole sur cette région propice à la construction d'un canal et, d'autre part, à empêcher d'autres puissances de coloniser l'Amérique centrale. C'était exactement ce que Cornelius Vanderbilt, un riche homme d'affaires américain, attendait afin de tout mettre en œuvre pour réaliser la construction d'une route transcontinentale qui transiterait par le Nicaragua.

Comme la route qui traversait de part en part les États-Unis d'Amérique était longue, pénible et dangereuse, le transport fut organisé pour descendre le long de la côte Atlantique, traverser par rail le Panamá et remonter le long de la côte Pacifique. Toutefois, la compagnie

LA ROUTE DE LA RUÉE VERS L'OR AU XIX^e SIÈCLE



qui avait le monopole de cette ligne ne fournissait pas de bons services. C'est ainsi que Cornelius Vanderbilt fonda l'Accessory Transit Company, qui garantissait la traversée par le Nicaragua. Sa compagnie assurait le transport maritime au départ de New York jusqu'à Greytown (aujourd'hui appelée «San Juan de Nicaragua»), puis par le Río San Juan jusqu'au Lago de Nicaragua. Une fois ce grand lac traversé, le transport s'effectuait par la route jusqu'à San Juan del Sur, avant de remonter, par voie maritime, jusqu'en Californie, le tout en moins d'un mois. Pendant plusieurs années, les affaires allèrent bon train.

► L'invasion de William Walker

C'est ici qu'apparaît l'étonnant William Walker, un journaliste et médecin américain en rupture de ban. En 1855, juste un an après l'invasion infructueuse qu'il avait organisée des provinces mexicaines de Sonoma et de Baja California, Walker monta une expédition pour le Nicaragua. Il parvint à s'allier les libéraux nicaraguayens, plus sympathisants à la cause américaine que leurs opposants conservateurs, davantage tournés vers les Européens. Les deux parties étaient désormais engagées dans un conflit que l'on peut qualifier de «guerre civile», et Walker se présenta en défenseur de la cause libérale. Cependant, il ne faut pas se méprendre sur ses intentions bienveillantes. Il n'était certainement pas question d'accélérer le cours de la guerre civile pour parvenir à une paix. Walker croyait fermement en une philosophie appelée «Destinée manifeste», qui voulait que les États-Unis soient destinés à prendre le pouvoir sur toutes les régions du continent américain et investis du devoir de faire de l'Amérique centrale un territoire esclave nord-américain.

Avec 58 hommes, Walker prit donc le bateau pour Realejo (aujourd'hui connue sous le nom de «Corinto»), dans le nord-ouest du Nicaragua, et, de défaites en victoires, parvint à établir un gouvernement à Granada. Une année plus tard, en juin 1856, Walker s'autoproclama président, déclarant qu'il avait remporté une élection.

Vers la fin de l'année 1856, Walker avait déjà perdu tous ses alliés et s'était fait de nouveaux ennemis. Il fit de l'anglais la langue officielle du pays et réinstaura l'esclavage. Plusieurs chefs d'États d'Amérique centrale, assurés du soutien financier de Cornelius Vanderbilt (dont les biens de la compagnie de transport avaient été confisqués par Walker), allièrent leurs forces pour chasser le renégat.

Le combat mené pour défaire Walker est généralement appelé «Guerre nationale de libération», et la bataille décisive de San Jacinto, le 14 septembre 1856, est aujourd'hui commémorée par un jour férié. Un épisode de cette bataille qui a pris des proportions légendaires implique Andrés Castro, un jeune homme qui a terrassé un soldat des troupes de Walker en l'atteignant d'une pierre. Cette bataille est également importante pour le reste de l'isthme, en ce qu'elle représente une victoire du contingent armé centraméricain sur toutes les troupes nord-américaines. Walker fut exécuté en 1860 à Trujillo, au Honduras, tandis qu'il était en train de mettre sur pied une autre expédition pour conquérir l'Amérique centrale.

► Une période de stabilité (1857-1893)

L'épisode de Walker dans l'histoire du Nicaragua amena deux développements majeurs. Les libéraux, qui s'étaient alliés à l'aventurier américain, commencèrent à perdre du pouvoir après la reddition de ce dernier en 1857, délaissant les rênes de l'État tant convoitées par les conservateurs. La période pendant laquelle ces derniers menèrent les affaires gouvernementales fut marquée par une certaine stabilité qui avait, durant les dernières années, sérieusement fait défaut au pays. En réaction aux invasions de Walker, un ressentiment plus acerbe au Nicaragua que dans le reste de l'isthme se développa à l'encontre des États-Unis.

Durant cette période, le siège du gouvernement fut déplacé de León à Managua, et une nouvelle constitution fut rédigée en 1857. L'exportation de café augmenta, ce qui permit de grands changements dans la structure sociale et économique du pays.

► Le début du XX^e siècle: Zelaya, Zeledón et l'affirmation du nationalisme

José Santos Zelaya, un dictateur libéral aux passions nationalistes et centraméricaines, prit le contrôle du gouvernement nicaraguayen en 1893. Bien que son autorité impitoyable ne fit place à aucune dissidence, Zelaya fut un défenseur convaincu du droit à l'autodétermination de son pays, conviction qui l'amena à entrer en conflit avec les États-Unis. En 1903, Zelaya refusa au gouvernement Roosevelt les droits exclusifs pour la construction d'un canal qui relierait le Pacifique et l'Atlantique, car cela portait atteinte à la souveraineté territoriale. En conséquence, les États-Unis signèrent un traité avec le Panamá, à l'origine du célèbre canal. Non seulement cet accord représentait l'occasion énorme d'asseoir l'autorité américaine dans la région, mais encore posait-il les jalons nécessaires à la prise de contrôle du Nicaragua. En effet, si une puissance étrangère s'était mise dans l'idée de construire quelque chose au Nicaragua, cela aurait représenté un affront direct à la domination américaine en Amérique centrale.

En 1909, la friction était telle, entre les États-Unis et Zelaya, qu'elle aboutit au débarquement de troupes américaines à Bluefields, et à la démission de Zelaya. Il s'ensuivit un coup d'État des conservateurs, massivement subventionné par les Américains. Trois ans plus tard, après que les valeurs politiques et économiques se furent de plus en plus détériorées, une insurrection fut fomentée et conduite par un autre nationaliste libéral du nom de Benjamín Zeledón. Ce coup d'État, qui faillit réussir, alarma les États-Unis, qui ne pouvaient risquer de voir leurs manœuvres politiques échouer aussi rapidement. Il fut ainsi décidé de renvoyer une nouvelle fois des troupes armées dans le but de stabiliser la situation. Durant la même année, le nationaliste Zeledón fut tué, et son corps, traîné dans les rues du village de Niquinohomo, sous les yeux consternés d'un jeune garçon du nom d'Augusto César Sandino.

En 1916, le traité Bryan-Chamorro fut ratifié, garantissant aux États-Unis les droits inaliénables de construire un canal reliant les océans Pacifique et Atlantique, ainsi que les droits d'établir une base militaire, pour la somme de 3 000 000 \$. Les gouvernements des autres pays d'Amérique centrale s'élevèrent contre ces dispositions, mais sans succès. Bien que l'Angleterre ait été jusqu'alors la plus grande puissance coloniale de la région, la constitution de droits exclusifs américains sur le canal de Panamá, et les droits d'en faire un éventuellement au Nicaragua, marquèrent un véritable changement de pouvoir. À compter de ce jour, l'instauration d'une emprise sur la région devint une priorité pour les Américains.

Convaincues que les conservateurs seraient capables de conduire eux-mêmes les affaires du pays, et de conserver le pouvoir, les troupes des marines américains quittèrent le Nicaragua en 1925. Leurs opposants saisirent cette chance pour mener une nouvelle rébellion, ce qui provoqua le retour des troupes armées américaines dès l'année suivante... Mis à part quelques brèves périodes, le Nicaragua resta sous le joug américain de 1909 à 1933.

► Augusto César Sandino et Anastasio Somoza García

Durant la rébellion libérale de 1926, l'un des hommes qui combattit les conservateurs au pouvoir fut Augusto César Sandino. Lorsque les insurgés acceptèrent en 1927 l'accord de paix proposé par les États-Unis, le nationaliste Sandino décida de continuer la lutte. Elle devait déboucher sur une véritable guerre contre les interventions continues des Américains.

En dépit de ses ressources militaires limitées, la guérilla de Sandino fut encouragée par le soutien populaire des paysans, devenant ainsi une source d'inspiration pour bien des mouvements de résistance menés en Amérique centrale. Sandino s'engagea à faire cesser les hostilités dès que le dernier soldat américain du corps des marines aurait quitté le Nicaragua. Après plusieurs années de combats, les troupes armées américaines partirent enfin, en 1933. Fidèle à sa promesse, Sandino signa un avant-projet de traité avec le gouvernement conservateur.

La Guardia Nacional (Garde nationale), corps militaire apolitique désigné pour maintenir la paix dans le pays, fut mise en place par le corps des marines durant cette même période. Elle gagna de l'importance et, au départ des troupes américaines, son contrôle fut transféré au politicien Anastasio Somoza García, formé au libéralisme américain. Peu après avoir été placé à la tête de la Guardia Nacional en 1934, Somoza fit abattre Sandino d'une balle dans le dos alors que ce dernier quittait la table de négociations gouvernementales.

► La dynastie des Somoza

Le 1^{er} janvier 1937, le général Anastasio *Tacho* Somoza García s'installa à la présidence. Cet événement marqua le début de quatre décennies durant lesquelles la famille Somoza conserva jalousement les rênes du pouvoir. Bien que, durant cette période, d'autres personnes aient été techniquement chargées du gouvernement, la famille Somoza exerça un véritable contrôle dictatorial sur les affaires du pays. La cupidité légendaire des Somoza fut immédiatement patente et, dans le milieu des années 1950, on estimait déjà la fortune d'Anastasio à une cinquantaine de millions de dollars.

En dépit de l'aggravation des problèmes économiques et des vives divisions existant entre les classes sociales sous le premier gouvernement Somoza, le régime de répression tint les principales dissensions en échec jusqu'en 1956, date à laquelle le dictateur fut assassiné par Rigoberto López Pérez, ardent poète nationaliste. C'est Luis Somoza Debayle, le fils aîné du général Somoza, alors à la tête du Congrès, qui assura la présidence jusqu'au terme du mandat de son père, en 1957. Depuis 1955, le frère cadet de Luis, Anastasio Somoza Debayle, dit *Tachito*, commandait la Guardia Nacional, et il sut se servir de cette fonction pour réprimer toute opposition.

L'histoire n'est parfois qu'un perpétuel recommencement. Aussi Luis fut-il «réélu» à la présidence en 1957 et, lorsque son mandat vint à son terme en 1963, ce fut au tour de René Schick Gutiérrez, un fervent défenseur du régime des Somoza, d'être «élu» pour une durée de quatre ans. Peu de temps avant la mort de Luis, emporté par une crise cardiaque en 1967, son plus jeune frère Anastasio *Tachito* se fit «élire» à son tour pour un mandat de cinq ans. Il ne fait nul doute qu'il aurait pu rester bien plus longtemps au pouvoir s'il ne s'était trouvé quelques Nicaraguayens décidés à prendre les choses en main.

Beaucoup tendent à mettre tous ces dictateurs dans le même sac, mais les trois Somoza présentèrent quelques menues variations sur un même thème. Bien qu'ils aient tous reçu une éducation aux États-Unis, et aient démontré une soif également insatiable de pouvoir et de richesse, chacun d'entre eux eut sa propre manière de jouer son rôle. Anastasio Somoza García était très habile à manipuler les politiciens américains et usait de son charme personnel et de son charisme pour conserver un minimum d'appui de la part des Nicaraguayens. Luis Somoza Debayle, son fils aîné, était légèrement plus nuancé dans ses approches politiques, préférant avoir au moins un semblant de démocratie et de modernisation, pour maintenir sa famille au pouvoir. Ce fut en fait Anastasio Somoza Debayle qui poussa réellement le pouvoir dictatorial à son paroxysme, en augmentant sa fortune personnelle si outrageusement que même les membres des élites les plus privilégiés en furent indignés. Ce dernier représentant des Somoza posa ainsi les jalons propices à la Révolution.

► La lente chute des Somoza

En 1961, après plus de deux décennies de domination des Somoza, de jeunes intellectuels formèrent un groupe de guérilleros, le Front sandiniste de libération nationale (FSLN), destiné à s'opposer à la répression dictatoriale. Carlos Fonseca Amador, Tomás Borge et Silvio Mayorga sont les fondateurs de cette organisation. Tous étaient d'obédience marxiste. Pendant les années 1960, le FSLN essaya de reprendre la technique de Sandino, consistant à maintenir des mouvements de guérilla, sans pour autant y parvenir. Mais bientôt les forces de la nature amenèrent les événements à prendre un tour tragique. En effet, le 22 décembre 1972, un tremblement de terre, dont l'amplitude atteignait 7 sur l'échelle de

Les hommes qui ont marqué l'histoire

William Walker (1824-1860)

Originaire du Tennessee, William Walker partit de Californie à la tête d'une milice de 58 hommes dans le but avoué d'aider les libéraux nicaraguayens à gagner la guerre civile contre les conservateurs. C'était en juin 1855. Cependant, une fois sur place, il s'autoproclama président du Nicaragua et conserva le contrôle jusqu'en 1857... Pendant un certain temps, il put bénéficier de l'appui des Américains des États du Sud, et son gouvernement fut même reconnu par le président des États-Unis. Walker fut finalement renversé par des patriotes centraméricains secondés par la Grande-Bretagne et certains intérêts américains s'opposant à ses initiatives.

Le personnage est fascinant, non seulement par ses exploits scandaleux, mais aussi par sa vie personnelle. Ainsi, avant de faire de l'obstructionnisme en Amérique centrale, il avait fait des études de médecine, de droit et de journalisme, et jouissait d'une réputation considérable auprès de certains cercles intellectuels. Apparemment petit et de constitution fragile, il n'impressionnait certes pas par sa stature, mais n'en imposait pas moins sa présence avec force. Une légende autochtone voulant qu'un sauveur aux yeux clairs vienne un jour au Nicaragua, Walker se désignait souvent lui-même comme « l'homme aux yeux gris de la destinée »... Il a marqué de façon indélébile l'histoire du Nicaragua et de l'Amérique centrale, avant d'être exécuté à l'âge de 36 ans.

Augusto César Sandino (1895-1934)

Source d'inspiration du mouvement san-

diniste moderne, Sandino était un petit homme coiffé d'un grand chapeau, dont on retrouve aujourd'hui la silhouette dans tous les coins du Nicaragua. Ayant quitté sa chère mère patrie en 1921, il y retourna en mai 1926, pour bientôt prendre la tête d'un mouvement de résistance à la présence américaine, entre 1927 et 1933. Il fut finalement assassiné par la Guardia Nacional sous Somoza. La rébellion essentiellement rurale de Sandino a démontré la force du peuple face aux puissances impérialistes, et elle s'inscrit dans la lignée des précurseurs de la guérilla moderne. Sandino était le fils d'un propriétaire terrien relativement aisé et d'une mère autochtone. Le temps qu'il a passé au Mexique au début des années 1920 lui a permis de se familiariser avec les idéaux de la Révolution mexicaine, y compris la reconnaissance des droits des peuples indigènes. On lui attribue souvent cette phrase : *La souveraineté et la liberté d'un peuple ne sont pas destinées à faire l'objet de discussions, mais plutôt à être défendues par les armes.*

Carlos Fonseca Amador (1936-1976)

Le visage à lunettes de Carlos Fonseca, le fondateur érigé en martyr du Frente Sandinista de Liberación Nacional (FSLN), est omniprésent au Nicaragua. Fonseca en a inspiré plus d'un par ses propos sur les sacrifices nécessaires à la cause de la Révolution, et l'on raconte que sa mort a été gardée secrète pendant plusieurs jours, de manière à ne pas décourager ses troupes. Né à Matagalpa, il a passé de nombreuses années formatrices au plan politique à Cuba.

Richter, dévasta la ville de Managua. Il s'ensuivit un indescriptible chaos, durant lequel Anastasio Somoza Debayle prit le contrôle du comité d'urgence. Le Nicaragua reçut une importante aide financière internationale, que Somoza parvint en grande partie à détourner à des fins personnelles, ce qui fit enrager même ses plus fervents partisans.

Peu à peu, au début des années 1970, le FSLN gagna l'appui du peuple nicaraguayen et continua ses attaques contre le régime dictatorial. En 1974, le FSLN prit en otage un groupe de riches partisans du régime de Somoza, en vue de les échanger contre des prisonniers politiques sandinistes. L'opération fut un succès pour le Front sandiniste et un cuisant affront

pour Somoza. Bien qu'il ait été obligé d'accéder aux demandes des guérilleros, il continua de généraliser les persécutions, éloignant ainsi davantage tout éventuel soutien qu'il aurait encore pu espérer trouver.

Devant une opinion internationale défavorable, Somoza dut procéder à quelques changements de forme de son régime. C'est ainsi qu'il réinstaura en 1977 la liberté de la presse. Le journal *La Prensa*, édité par Pedro Joaquín Chamorro, fut alors en mesure de critiquer ouvertement le régime. C'était poser là un signal précurseur de l'avènement de la fin du régime. Un certain nombre de personnalités politiques et d'intellectuels commencèrent à s'unir pour former le groupe «Los Doce» (Les Douze) afin d'exprimer leur opposition au régime de Somoza.

► La Révolution

Alors que la popularité de Somoza s'effondrait et que l'indignation du peuple montait, plusieurs événements amenèrent le FSLN à déclencher des actions plus audacieuses et décisives. À la mi-janvier 1978, Pedro Joaquín Chamorro, devenu à la fois un journaliste internationalement respecté et une figure importante de l'opposition au gouvernement, fut assassiné alors qu'il se rendait à son travail. Chamorro, dont le père avait fondé le journal *La Prensa*, avait toujours ouvertement critiqué Somoza et avait, en 1967, coordonné la campagne présidentielle du candidat conservateur de l'opposition. Bien que Chamorro n'ait pas été un sandiniste, une grève générale fut déclenchée à l'échelle nationale, et largement suivie.

Au cours du mois d'août 1978, des commandos armés du FSLN montèrent un raid spectaculaire contre le Palacio Nacional. En se déguisant en gardes du palais, ils prirent en otage, en quelques minutes seulement, tous ceux qui se trouvaient dans le bâtiment. Après deux jours de tension, les rebelles obtinrent plusieurs concessions de la part du gouvernement, notamment la possibilité de passer à la radio et dans la presse écrite, ainsi que, pour les prisonniers politiques et pour eux-mêmes, la liberté de sortir librement du pays.

Évidemment, Somoza n'apprécia pas cette prise d'otages ni les autres affronts qu'il avait déjà eu à essuyer. Les quelques mois qui suivirent furent marqués par d'importantes attaques et de sévères répressions menées par les forces gouvernementales dans tout le pays. Pendant ce temps, le FSLN procédait au retrait de ses troupes afin de regrouper, d'entraîner et d'équiper ceux qui formaient la base de son armée, dans le but de lancer une nouvelle attaque plus décisive.

Au début de l'année 1979, l'offensive finale commença. Elle fut caractérisée par des insurrections constantes et une résistance à tous les niveaux de la part des forces sandinistes. Le contrôle qu'exerçait alors Somoza sur le pays s'estompa rapidement. Le 17 juillet, le dictateur fut contraint d'admettre sa défaite et chercha refuge aux États-Unis. Le 19 juillet, les forces du FSLN entrèrent à Managua et installèrent un gouvernement révolutionnaire dirigé par la Junta de Gobierno de la Reconstrucción Nacional (JGRN). La JGRN était alors composée de trois sandinistes, dont Daniel Ortega, et de deux représentants des classes privilégiées.

Pour la première fois dans l'histoire du pays, un soulèvement populaire était parvenu à renverser un dictateur. Cet événement marqua la fin de plusieurs années de combats meurtriers entre les sandinistes et la Guardia Nacional de Somoza. C'est la résistance et la détermination du peuple nicaraguayen qui ont finalement libéré le pays de 45 années de dictature brutale, mais le sacrifice humain a été si grand pour parvenir enfin à la victoire (*El Triunfo*) qu'aujourd'hui encore on en retrouve partout des traces.

On pourrait dire de manière assez simpliste que l'idéologie de l'aile gauche du Front sandiniste tendait, dans un contexte d'économie diversifiée, à remettre les terres et le pouvoir politique entre les mains du peuple. Plusieurs chefs de file sandinistes avaient reçu, durant plusieurs années, une formation politique à Cuba. Ils avaient alors embrassé la doctrine

marxiste et n'avaient plus pour idéaux que la distribution équitable des richesses et des terres ainsi que le développement des programmes sociaux. Ces idées eurent pour effet de resserrer les liens entre les sandinistes, Moscou et La Havane, de sorte que les États-Unis, désireux de protéger leurs intérêts, s'opposèrent avec vigueur au gouvernement sandiniste.

► Les années 1980 : l'espoir et la guerre des contras

À cette époque, le FSLN ne constituait pas encore un mouvement entièrement unifié, mais son accession au pouvoir, chèrement acquise, redonna aux Nicaraguayens une véritable lueur d'espoir. La Guardia Nacional fut démantelée, puis remplacée par une autre milice civile. Aux États-Unis, l'administration Carter approuva l'allocation au Nicaragua d'une aide de 75 millions de dollars, moyennant l'application de certaines conditions. En 1980, le gouvernement sandiniste lança une véritable campagne nationale d'alphabétisation, avec la participation volontaire d'un nombre important de professeurs, ce qui contribua à réduire l'analphabétisme de façon drastique. L'idéologie et les actions du nouveau gouvernement tendaient toutes à démontrer l'appui des nations du bloc de l'Est, financier ou autre.

Le nouveau gouvernement ne faisait cependant pas l'unanimité. Violeta Barrios de Chamorro (veuve du journaliste Pedro Joaquín Chamorro et future présidente), et Alphonso Robelo, les deux membres de la JGRN qui n'étaient pas sandinistes, démissionnèrent au cours de l'année. La direction du journal *La Prensa* fut quant à elle reprise par des membres plus conservateurs de la famille Chamorro, davantage représentatifs des classes sociales supérieures de la société nicaraguayenne. Par conséquent, les colonnes du quotidien s'ouvrirent aux critiques envers l'administration sandiniste.

Peu après l'élection de Ronald Reagan à la présidence des États-Unis, la politique étrangère américaine devint plus hostile au Nicaragua. Craignant que l'influence soviétique ne se propage en Amérique centrale, le nouveau gouvernement américain mit sur pied et appuya financièrement le mouvement contre-révolutionnaire des contras. Ronald Reagan espérait qu'une défaite cinglante des sandinistes servirait de leçon aux pays voisins du Nicaragua. Parmi les *contrarevolucionarios* qui reçurent secrètement de l'aide et un entraînement militaire américain, nombreux étaient d'anciens membres de la Guardia Nacional de Somoza.

Pas moins de 2 500 contre-révolutionnaires ainsi formés purent s'infiltrer dans des bases militaires nouvellement construites au nord du Nicaragua, sur la frontière hondurienne. Ces hommes n'avaient alors qu'un seul but : faire tomber le gouvernement sandiniste. Les sandinistes n'eurent alors d'autre choix que de riposter, ce qui les amena, en 1983, à instaurer le service militaire obligatoire pour tous les hommes de 16 ans révolus. Nombre de femmes les rejoignirent pour servir la Révolution. Au cours des années suivantes, beaucoup de jeunes Nicaraguayens renoncèrent ainsi à leurs rêves d'études et de vie stable pour l'avancement d'une cause qu'ils jugeaient nécessaire à la libération de leur pays.

La mission de déstabilisation, qui se voulait au départ rapide et intense, s'enlisa finalement dans une guerre d'usure de petite envergure qui, doucement mais sûrement, grugea les ressources du gouvernement sandiniste. L'engagement de fonds budgétaires et la mobilisation de ressources humaines pour l'effort de guerre, ajoutés à une mauvaise gestion économique, eurent tôt fait d'empêcher la mise en place de plusieurs réformes sociales envisagées par les sandinistes.

De même, les effets pervers de la guerre tels que la violation des droits humains commencèrent à se manifester – même si les problèmes rencontrés sous le gouvernement sandiniste ont été relativement moins importants que ce qu'en disent encore aujourd'hui les Américains. Au début des années 1980, une tentative fut menée pour refréner le recrutement des contre-révolutionnaires et pour contrôler les attaques qu'ils menaient dans le Nord, le long du Río Coco : des milliers de Miskitos furent subitement forcés de quitter leurs terres ancestrales. Ils s'opposèrent tout d'abord violemment à cette éviction et, à la suite de la disparition de nombre d'entre eux, provoquèrent un véritable tumulte dans tout

le pays. La liberté d'expression fut également restreinte, et *La Prensa* dut périodiquement interrompre ses activités.

Le rêve sandiniste commençait à se lézarder de toutes parts. Le mécontentement face au régime se fit de plus en plus sentir auprès des classes conservatrices, en particulier les élites privilégiées, certains dignitaires du clergé catholique et des politiciens membres de l'opposition.

Instaurée dans le milieu des années 1980, la politique gouvernementale de contrôle des prix des denrées alimentaires, qui passait par une réglementation du secteur agricole, échoua totalement, provoquant, à l'inverse de ce qui était escompté, plusieurs disettes et l'émergence d'un marché noir qui fit grimper tous les prix. Pour envenimer les choses, les Américains imposèrent en mai 1985 un embargo commercial à l'encontre du Nicaragua qui paralyssa encore davantage l'économie.

En dépit de ces difficultés, les élections générales de 1984 permirent aux sandinistes de récolter 67% des votes populaires. Daniel Ortega fut ainsi élu président, au milieu d'une certaine controverse. En effet, bien que les observateurs impartiaux envoyés par la communauté internationale aient assuré que les élections s'étaient déroulées de façon tout à fait démocratique, l'opposition nationale alléguait que les votes avaient en fait été truqués. L'administration américaine prit évidemment le parti de croire ces derniers et continua d'aider clandestinement les activités des contre-révolutionnaires.

Petit à petit, l'opinion publique américaine se retourna contre les contras de Ronald Reagan, que ce dernier se plaisait à appeler les « combattants de la liberté », mais des aides, notamment financières, continuèrent à être acheminées dans le pays aux mouvements anti-sandinistes. En novembre 1986, le scandale politique de l'« Irangate » (ou Iran-Contra) éclata à Washington lorsque l'on découvrit que la vente secrète d'armes des États-Unis à l'Iran (théoriquement interdite) servait, au moins en partie, à financer les contras. À peu près à la même époque, la communauté internationale s'insurgea contre la décision des sandinistes de fermer *La Prensa*, qu'ils soupçonnaient d'être contrôlée par des intérêts américains.

En janvier 1987, une nouvelle constitution fut ébauchée. Le projet visait à instaurer, dans un système présidentiel, la représentation proportionnelle pour l'élection des membres de l'Assemblée nationale. Il prévoyait en outre la tenue d'élections tous les six ans et l'interdiction d'accomplir deux mandats présidentiels consécutifs.

Les négociations en vue de parvenir à la démobilisation commencèrent vers la fin des années 1980 entre le gouvernement sandiniste et les contras, mais ce fut surtout après la défaite électorale des sandinistes en 1990 et l'élection de Violeta Chamorro que le processus de paix se concrétisa. Nombreux furent les Nicaraguayens à être déçus, car les promesses sandinistes de changement, de paix et de prospérité économique ne furent pas tenues, et le bilan humain se trouva bien lourd. Avec un peu de recul, on peut néanmoins se demander ce qu'il serait advenu de la Révolution nicaraguayenne si la frontière nord du pays n'avait pas été soumise à de constantes menaces.

► Le retour des conservateurs

Lors des élections particulièrement surveillées du 25 février 1990, une coalition regroupant 14 partis, plus connue sous le nom d'Unión Nacional Opositora (UNO), défait le FSLN. À la tête de l'UNO se trouvait Violeta Barrios de Chamorro, directrice du journal *La Prensa* et veuve de Pedro Joaquín Chamorro. Un « protocole de transition » fut signé, stipulant que la Constitution serait respectée, que les réformes agraires seraient maintenues et que le processus de désarmement des contras se poursuivrait. Le général sandiniste Humberto Ortega, frère de Daniel Ortega, fut reconduit dans ses fonctions de chef de l'armée, bien que Chamorro soit alors ministre de la Défense.

Doña Violeta eut à faire face, dans sa nouvelle charge, à un certain nombre de problèmes. Les décennies de guerre contre les partisans de Somoza et les contre-révolutionnaires

avaient laissé le pays dans un véritable désordre économique et politique. De plus, il fallait négocier avec les contras, en leur offrant toute une série de compensations, telles que des terres. Bien évidemment, il convenait, malgré l'échec des sandinistes aux dernières élections, de toujours les considérer comme une véritable force politique, alors même que la coalition de Violeta Chamorro était encore loin d'être forte.

Chamorro parvint à maintenir un certain équilibre dans la conduite des affaires politiques, à la satisfaction des sandinistes, en poursuivant la réforme agraire et en laissant aux mains du FSLN l'armée et la police, tout en apaisant les éléments les plus conservateurs de la société grâce à la mise en place de politiques sociales plus traditionnelles et en mettant l'accent sur les intérêts économiques. En 1992, la plupart des contras étaient désarmés. De manière générale, on considère que la guerre des contras a pris fin à cette date.

Les principaux accomplissements du mandat de Violeta ont sans nul doute été la paix et la stabilité, en partie parce que le régime n'était plus en conflit avec les États-Unis, mais aussi en raison des efforts menés à l'intérieur du pays. Bien qu'il ne faille certainement pas négliger le tour de force accompli, l'essor économique que laissait espérer la stabilité retrouvée ne se concrétisa pas. Pour continuer à recevoir de l'aide financière de la part de la communauté internationale, le gouvernement Chamorro suivit les conseils économiques prodigués par les principales organisations commerciales internationales, notamment en réduisant les dépenses dans les programmes sociaux et en privatisant plusieurs entreprises auparavant administrées par l'État. Bien que, sur le papier, le gouvernement semble avoir atteint ses buts économiques, force est de constater que bien peu d'argent parvint aux simples citoyens et que la majorité d'entre eux continuait à être dans la plus grande détresse économique.

À tout cela, il convient d'ajouter que le gouvernement Chamorro, conformément aux convictions personnelles de Doña Violeta, a tout mis en œuvre pour établir des politiques sociales ultra-conservatrices. Aussi les choix qui s'offraient aux femmes quant au contrôle des naissances, tels que la pilule contraceptive et les avortements thérapeutiques, ont-ils été limités et l'homosexualité a-t-elle été déclarée illégale.

➤ Néolibéralisme sans frontières

En octobre 1996, la coalition de Violeta Chamorro (l'UNO) perdit l'élection contre Arnoldo Alemán de l'Alianza Liberal – une formation qui a depuis été dissoute et reformée sous le nom de Partido Liberal Constitucionalista (PLC). Alemán avait déjà rempli un mandat à la mairie de Managua et était connu pour ses vues politiques et économiques de droite. Le FSLN se classa pour sa part au second rang, derrière Alemán, et ce, même s'il avait en fait obtenu un plus grand pourcentage des voix populaires.

Bien que cette élection ait été entachée de certaines irrégularités, les résultats finirent par en être acceptés. On prétend généralement que l'UNO l'a perdue en raison de la corruption de plus en plus manifeste qui minait le gouvernement, de nombreux politiciens et proches parents de Chamorro ayant fait l'acquisition de propriétés et de sociétés en puisant à même les fonds publics. Quant au FSLN, il omit, au cours des mois précédant l'élection, de présenter à la population un programme économique digne de ce nom, et à même de la convaincre que l'avenir serait plus rose si elle le portait au pouvoir. Le secteur privé, pendant ce temps, brandissait la menace d'un exode des entreprises nicaraguayennes advenant une victoire des sandinistes.

Ainsi, le 1^{er} janvier 1997, Arnoldo Alemán fut-il assermenté à titre de président du Nicaragua. Ses promesses étaient de taille : une croissance économique devant bénéficier à tous les secteurs de la population, la stabilité pour l'ensemble du pays et nombre d'autres assurances aussi vagues qu'optimistes. Il jouissait du formidable appui de l'Église catholique et ralliait derrière lui différentes tranches de l'électorat.

La prospérité économique n'a toutefois pris ni l'ampleur ni la forme escomptée. On a bel et bien assisté à une croissance de l'industrie de la construction, mais les salaires de la majorité de la population n'ont pas pour autant été haussés. De fait, la politique économique néolibérale d'Alemán a donné lieu à une importante réduction des services sociaux, si bien que la plus grande partie de la population demeurait privée des soins de santé élémentaires et d'éducation.

Par ailleurs, plusieurs scandales ont ébranlé le gouvernement d'Alemán, entre autres l'achat par le président d'un avion à réaction qu'on dit avoir servi au trafic de drogue, des voyages superflus aux quatre coins du monde aux frais des contribuables, le manque de transparence du gouvernement lors de la crise déclenchée par le passage de l'ouragan *Mitch*, et l'enquête du contrôleur général du pays relative aux acquisitions immobilières d'Alemán durant la période de sa présidence (voir plus loin).

► L'ouragan *Mitch*

La dernière semaine d'octobre 1998, le pire désastre naturel à frapper les Amériques en 200 ans s'est abattu sur l'Amérique centrale : l'ouragan *Mitch*. Accompagnée de précipitations atteignant jusqu'à 1 000 fois la moyenne annuelle, la tempête a surtout touché le Nicaragua et le Honduras, laissant dans son sillage d'incroyables inondations et une destruction sans précédent. À Chinandega, par exemple, dans la partie nord-ouest du Nicaragua, 1 400 mm de pluie sont tombés en seulement quatre jours!

Quelques jours plus tard, le 30 octobre, le Nicaragua connut la plus grande calamité de son histoire, donnant lieu à un triste spectacle retransmis sur les écrans de télévision du monde entier : la coulée de boue du volcan Casitas, entre León et Chinandega. Les pluies diluviennes avaient empli le cratère du volcan, dont les parois n'étaient pas assez résistantes pour contenir une telle masse liquide. Une des faces du cratère ne tarda pas à céder, et une marée de boue dévala les pentes de la montagne, enterrant huit localités sur son passage. On estime que plus de 2 000 personnes ont trouvé la mort dans cette catastrophe.

La tragédie n'épargna pas pour autant la côte Atlantique. Ici, comme sur le littoral du Pacifique, les sols reçurent de fabuleuses précipitations, occasionnant des problèmes accentués par le fait que de nombreuses rivières du pays coulent vers l'est, ce qui eut pour effet d'inonder les communautés riveraines. Or, il s'agissait, dans bien des cas, de villages indigènes, de sorte qu'une grande partie de la population autochtone fut mise en péril.

Plusieurs raisons concourent à expliquer l'influence dévastatrice de *Mitch* au Nicaragua. Tout d'abord, les régions qui s'étendent en marge du Pacifique bénéficient d'un climat tropical sec, ce qui signifie que le sol, de par sa composition, n'est pas en mesure d'absorber de grandes quantités d'eau. Deuxièmement, les terres du pays font l'objet d'un déboisement important à des fins agricoles, ce qui réduit encore plus sa capacité d'absorption. Et, enfin, des deux côtés du pays, la majorité des pauvres vivent en bordure des cours d'eau et dans d'autres secteurs vulnérables, les meilleures terres se vendant le plus souvent à des prix qui les leur interdisent; au bout du compte, les désastres naturels affectent donc davantage leurs propriétés que celles des nantis.

Il y avait beaucoup d'espoir pour que le rôle catalyseur invraisemblable de ce désastre naturel puisse galvaniser tous les secteurs de la société nicaraguayenne, en leur permettant de travailler ensemble pour le bien commun. Cela s'est produit dans une certaine mesure dans la société civile, grâce aux groupes communautaires et aux ONG, mais il y a eu aussi des détournements de fonds à grande échelle et beaucoup de désillusions à la suite des résultats mitigés de plusieurs projets de rénovation. Les dons en matière de logement ont permis à quelques victimes de l'ouragan de vivre dans de meilleures conditions, mais la majorité des Nicaraguayens semblent plutôt penser que leur vie n'a pas changé après *Mitch*, ni en bien ni en mal, d'ailleurs.

Légende des cartes

★	Attraits	-----	Frontière internationale
▲	Hébergement	- - - - -	Frontière provinciale ou d'État
▲	Restaurants		Autoroute
●	Mer, lac, rivière	—————	Route pavée
	Forêt ou parc	- - - - -	Route non-pavée
	Place		Chemin de fer
	Capitale de pays	Tunnel
★	Capitale provinciale ou d'État		
★			

	Aéroport international		Montagne
	Aéroport régional		Parc
	Banque		Phare
	Bureau de poste		Point d'accès à une plage
	Casino		Point de vue
	Cybercafé		Point d'intérêt
	Église		Port
	Hôpital		Réserve faunique
	Information touristique		Traversier (ferry)
	Marché		Traversier (navette)

Symboles utilisés dans ce guide

	Label Ulysse pour les qualités particulières d'un établissement
	Petit déjeuner inclus dans le prix de la chambre
<i>tj</i>	Tous les jours
<i>pc</i>	Pension complète
<i>1/2p</i>	Demi-pension (nuitée, dîner et petit déjeuner)

Classification des attraits touristiques

★★★	À ne pas manquer
★★	Vaut le détour
★	Intéressant

Classification de l'hébergement

L'échelle utilisée donne des indications de prix pour une chambre standard pour deux personnes, avant taxe, en vigueur durant la haute saison.

\$	moins de 15\$US
\$\$	15\$US à 30\$US
\$\$\$	31\$US à 60\$US
\$\$\$\$	61\$US à 100\$US
\$\$\$\$\$	plus de 100\$US

Classification des restaurants

L'échelle utilisée dans ce guide donne des indications de prix pour un repas complet pour une personne, avant les boissons, les taxes et le pourboire.

\$	moins de 10\$US
\$\$	10\$US à 20\$US
\$\$\$	plus de 20\$US

Tous les prix mentionnés dans ce guide sont en dollars américains.

Les références de pages marquées par des astérisques (voir p ***) renvoient à des pages situées en dehors de ce chapitre.

Les sections pratiques aux bordures bleues répertorient toutes les adresses utiles. Repérez ces pictogrammes pour mieux vous orienter:



Hébergement
Restaurants



Sorties
Achats

Portrait, renseignements généraux, plein air du Nicaragua, ISBN 978-2-89665-126-9 (version PDF), est un chapitre tiré du guide *Ulysse Nicaragua*, ISBN 978-2-89665-963-3 (version imprimée), dont la publication et le dépôt légal ont eu lieu le quatrième trimestre 2011.

Auteur : Carol Wood

Recherche, rédaction et mise à jour de la 5^e édition : Rodolphe Lasnes

Éditeur : Pierre Ledoux

Correcteur : Pierre Daveluy

Infographistes : Pascal Biet, Philippe Thomas

Adjointes à l'édition : Julie Brodeur, Annie Gilbert

Collaboration aux éditions antérieures : Ries Agterberg, Claude Hervé-Bazin, Preston Browning, Jean Brugger, Pierre Corbeil, Maggie Fisher, Cindy Garayt, Lillian Hall, Nadine Jubb, Arlen Palacios, Amanda Procter, Denise Van Wissan, Sonya Waite

Cet ouvrage a été réalisé sous la direction d'Olivier Gougeon.

Remerciements:

Merci à Gloria Ordóñez, Carly Molina Arana et Erasmo Diógenes Prado Delgadillo d'INTUR, Vladimir Durán, Philippe Tisseaux, Mauro Bersani, Hervé Caroff, Juliette Marin, Nadine Hernandez, Antoine Vauclair et Freddy Membreño pour leur aide.

Guides de voyage Ulysse reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition.

Guides de voyage Ulysse tient également à remercier le gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Guides de voyage Ulysse est membre de l'Association nationale des éditeurs de livres.

Toute reproduction ou toute diffusion, par quelque procédé que ce soit, est formellement interdite sous peine de poursuite judiciaire.

© Guides de voyage Ulysse inc. 2011

Tous droits réservés

ISBN 978-2-89665-126-9 (version PDF)